

Marie COUTENS & Adèle GRONDIN, étudiantes de la classe préparatoire ECG1A du lycée Ampère (promotion 2022-2023). Sous la direction de leur professeur de philosophie, M. David CHABIN

Films étudiés :

- LA RAFLE, film de Rose BOSCH (2010)
- DÉOGRATIAS, bande-dessinée de Jean-Philippe STASSEN (sur le génocide rwandais, 2000)

LA RAFLE de Roselyne BOSCH (2010)

Le film *La Rafle* de Roselyne Bosch fut produit en 2010 et narre le déroulement de la rafle du Vel d'Hiv en 1942. Ce film est un croisement entre la fiction et la réalité puisque les personnages sont fictifs et seulement 25 adultes survécurent. Le film montre que plusieurs enfants ont pu s'échapper alors que seulement deux ont survécu. Cependant il reste très réaliste : il relate des événements qui se sont réellement passés et nous instruit sur les mentalités de l'époque. En effet, ce qui est intéressant à travers ce format est le fait que nous nous rendons compte des différentes perspectives de chacun sur cet événement. Juste avant la rafle, nous pouvons voir la confiance que les juifs avaient en l'État français. Malgré les différents signes d'un mauvais avenir à travers les réformes de l'État, les juifs ne s'attendaient pas à être déportés, ou du moins, les seules personnes concernées pourraient être les hommes. Ils auraient pu être déportés pour travailler pour les Allemands. Rachele, le seul personnage conscient de la menace, est perçue comme une paranoïaque, s'inquiétant trop de la situation. Et pourtant, elle avait raison : lors de la rafle, tous les juifs furent déportés, peu importe leur âge ou sexe. La déportation des enfants fut un premier indice de la gravité de cet événement. Néanmoins, les juifs continuaient de garder espoir en l'État et plaisantaient de leur situation. La véritable rupture avec cette croyance fut lors de la séparation entre les mères et leurs enfants après la première déportation des parents dans les camps de concentration. Sura, la mère protagoniste de l'histoire, intime l'ordre à son fils de s'échapper et de ne pas mourir. C'est à ce moment-là que l'on observe une prise de conscience de la gravité des événements. Les enfants de la rafle ont tous des réactions différentes, mais ils restent peut-être ceux qui se doutent le plus que quelque chose ne va pas. Saisis par la peur, certains enfants pleurent beaucoup comme la fille du professeur. Dans la rue, elle est la plus affectée par le mot "vermine" qui la qualifie. "Je ne suis pas une vermine ! Je ne suis pas une vermine" répète-t-elle. D'autres enfants sont forcés d'endosser une responsabilité qui les dépasse. Simon, par exemple, essaye de protéger sa mère lorsqu'un officier la bat, lui portant un coup fatal. Il devient donc responsable de son frère Nono, petit garçon attachant à qui l'on essaye de cacher toute l'horreur qui s'ensuit. Joseph, suite aux paroles de sa mère, décide de s'échapper et lorsque nous le revoyons à la fin, il semble grand, responsable : la vie lui avait ôté son enfance. On voit l'impact des événements sur le petit Nono qui, lui aussi, s'échappa et qui apparaît bien moins jovial qu'avant : les camps l'ont, lui aussi, détruit son innocence d'enfant. Nous observons aussi la difficulté rencontrée par les Français face au dilemme de la collaboration. On observe la détermination de certaines personnes, comme Annette, qui luttent pour la protection des juifs, et surtout des enfants. D'autres personnages sont plus mitigés et n'arrivent pas à agir par peur : un gendarme avoue ne pas approuver ce système mais est contraint par la menace de mort et l'image de ses enfants sans père. Enfin, d'autres personnes sont totalement pour ce comportement antisémite. Une boulangère témoin de la rafle se réjouit de voir ses voisins se faire arrêter.

Cette représentation nous permet donc de voir les différentes mentalités de l'époque et cette ignorance sur l'avenir des juifs déportés. Même le film en soi ne nous montre pas la véritable horreur des camps de concentration : nous ne savons pas ce qu'il se passa une fois qu'ils partirent en train. Toutefois, ce film laisse une empreinte sur le spectateur car il le familiarise avec les personnages et leur histoire. On s'attache aux personnages et bien que nous sachions ce qui les attend, nous espérons toujours qu'ils puissent tous s'en sortir.

DÉOGRATIAS de Jean-Philippe STASSEN (2000)

La bande-dessinée Déogratias de Stassen est une représentation fictive du génocide rwandais publié en 2000. Le génocide rwandais commença le 7 avril 1994 et se termina le 17 juillet de la même année. Dans cette bande-dessinée on observe Déogratias, enfant Hutu, vivre l'horreur du génocide. Il est forcé de voir son entourage se déchirer par la violence de la

ségrégation. À travers un va-et-vient entre le présent et le passé, nous nous rendons compte que Déogratias était un enfant ordinaire, plein de vie, rendu totalement fou par ce génocide. Sa folie est montrée par sa métamorphose en chien qui suggère une déshumanisation de ce personnage. Même dans son apparence physique, nous pouvons voir qu'il a perdu une partie de lui-même : ses vêtements sont déchirés, ses cheveux sont ébouriffés et ses yeux sont rouges. À travers les dessins, nous arrivons même à voir qu'il erre plus qu'il ne vit, comme si la vie lui avait été happée. Nous avons donc une nouvelle vision sur la portée du génocide et ses acteurs. Il est possible de voir comment les Tutsis, en particulier les femmes, ont été traités durant cette période. Par exemple, la famille de Vedette est constamment dégradée tout le long de l'ouvrage. Vedette, Apollinaire et Bénigne sont toutes trois appelées "putes" et d'autres noms que le leurs, les réduisant à chaque fois à leur sexe et leur fonction de reproduction. Elles ne sont pas vues comme des femmes mais plutôt comme des objets que les hommes possèdent. Elles sont violées puis tuées par les Hutus. Déogratias, lorsqu'il revint sur la scène du crime, les retrouve en train de se faire manger par des chiens. Cette scène le marque et le traumatise à jamais, créant en lui un sentiment de culpabilité si grand qu'il se transforme lui-même en ces chiens tueurs. En échouant à les protéger et en étant spectateur, il se sent lui-même comme le bourreau de ces filles.

On voit ainsi dans la bande-dessinée qu'à cette période, tout le monde devait se transformer en monstre pour tuer les ennemis de leur clan. Déogratias se retrouve coincé dans un rôle de victime et de bourreau : il a essayé de sauver son entourage mais a échoué et, dans son mal-être, il tua tous ceux qu'il considérait responsable du massacre autour de lui. Ceux qui n'ont pas voulu participer à cette tuerie ont été assassinés par des membres de leur clan. C'est ainsi qu'Augustin perdit la vie.

La ségrégation se développe depuis l'école : on instruit les différences entre chaque ethnie aux enfants pour commencer à inciter une haine de l'autre, justifiant ainsi le génocide à venir. Bénigne est le seul personnage qui assume d'être contre cette ségrégation en refusant d'écouter la radio ou autre. Elle veut aussi entrer à l'université et avoir une meilleure vie que ce qu'elle n'avait jusqu'à présent.

Cette bande-dessinée nous instruit alors sur la violence et l'étendue du génocide rwandais. Il transforma des personnes ordinaires en tueurs sanguinaires, sans pitié et assoiffés de vengeance. Personne ne fut épargné par cette violence : ceux qui survécurent endurent une

violence mentale et ceux qui périrent souffrirent également de violence physique. Le point de vue de Déogratias nous montre que tous les bourreaux pouvaient ne pas être pour la violence mais finirent tous par y succomber dans cet environnement sanguinaire.

Nous ne voyons pas cependant dans cette bande-dessinée l'entièreté du génocide ou des victimes de celui-ci.

Ces deux représentations présentent deux génocides différents qui peuvent cependant se rejoindre sur quelques points. Le plus flagrant est la mise en place d'une ségrégation séparant une même population et incitant à la haine de l'autre. Les Tutsis et les Juifs sont dénigrés par différentes appellations péjoratives et sont victimes de violence et de haine. Nous notons aussi que dans les deux cas, nous voyons l'origine du génocide et comment il a commencé. Toutefois, la représentation du génocide du Rwanda est bien plus concrète que celui de la rafle du Vel d'Hiv car Déogratias dépeint tous les actes de violence commis sur la population. La rafle, quant à elle, reste plus évasive et montre surtout l'impact psychologique du génocide sur les citoyens. Nous avons aussi dans la représentation cinématographique une forme d'espoir qui se crée en nous par l'optimisme des personnages malgré leur situation. Dans la bande-dessinée, aucune forme d'optimisme, d'espoir, de joie n'est représentée lorsque le génocide commença. Nous n'avons aucun espoir pour les personnages et leurs fins. Les deux représentations nous permettent de nous sensibiliser et de nous informer sur les génocides et leurs victimes.